

À peine a-t-il le temps de s'asseoir que les yeux verts l'invitent à entrer dans son bureau. Sans qu'elle lui pose la moindre question, il lui raconte tout, l'éventration de la femme enceinte vivante du rêve, les cadavres, les disparus, le rouge partout, le Petit Lac, les cadavres sur *Popodoran*, la fuite, l'exode, tout ce qu'il a entendu des adultes, le général Katz, les Européens suppliant les militaires d'ouvrir les grilles des casernes, les milliers, il ne sait pas le nombre, de Pieds-Noirs égorgés, fusillés, enlevés, déportés dans les mines du pays, l'inertie des trente mille hommes de troupe dans toute l'Oranie, les gens qui vendaient sur les trottoirs ce qu'ils pouvaient, ceux qui cassaient tout pour ne pas le laisser aux Arabes, et le voyage interminable sur la Méditerranée dans des conditions épouvantables et les bébés et les gens qui pleuraient, pleuraient sur le bateau.

Il ne peut s'arrêter, pris d'une folie verbale, d'une rage irrationnelle, d'un vertige à lui balancer des souvenirs, des émotions, des rêves ensanglantés. Il parle vite, déballe, répète et répète, éructe, tout sortir, tout vomir, tout cracher, tout dégueuler, nettoyer ses entrailles, sa mémoire, son cœur de petit garçon et d'adulte traumatisé. Il crie le mauvais accueil des métropolitains à Marseille, à Port Vendres, le sien, celui des autres sur le *El Mansour* en provenance de Mers-El-Kébir, les taxis qui gonflaient les tarifs, les Français qui pensaient que tous les rapatriés étaient des riches, des traîtres qui avaient

soutenu l'OAS et abusé des Algériens. Il hurle ses souffrances, l'arrivée, le logement, dix personnes dans une pièce et un garage loué à prix d'or par Tonton Maurice pendant quelques mois, son parler, son accent, source de moquerie, son impuissance, son désespoir de petit Pied-Noir, renversé et maintenu au sol dans la cour de récréation et ses chaussures enlevées. Il ne s'arrête plus, se vider d'une diarrhée malsaine, d'une souffrance permanente, se purifier comme on vide une fosse septique pestilentielle dans laquelle s'est rajouté l'attentat de Strasbourg le 11 décembre 2018, les cris, les hurlements, la panique, les coups de feu, les bousculades, l'effroi, la mort.

Suit un long silence.

Affaissé sur sa chaise, les mains couvrant son visage, il sanglote, larmes enfantines qui ont coulé des années après le drame avant de se tarir à l'adolescence dans un désespoir silencieux de plusieurs décennies.

*(à suivre)*